

DAISUKE

L'automne avait teinté les collines faisant face au château. Une multitude de taches déclinées entre le jaune et le roux créait un effet rougeoyant qui embrasait la forêt toute entière, jusqu'aux sommets environnants. Tout semblait placide. L'humidité de l'aube, portée par la brume évanescence, montait du creux du vallon ; une légère brise apportait des effluves en provenance de cette marée sauvage. On entendait les chants perçants et lointains de rossignols invisibles. Leurs mélodies, individuellement harmonieuses, semblaient se répondre pour se confondre en une cacophonie bucolique qui restait certes plaisante à l'oreille. Plus proches, comme un bruit de fond, on percevait les vocalises plus familières des merles. On apercevait d'ailleurs subrepticement, ça et là, entre les bosquets au pied des murailles, leurs sombres silhouettes fugaces et rasantes. Ce ballet agité pouvait évoquer les manœuvres furtives d'une troupe ennemie se positionnant sous les remparts avant l'assaut final.

La scène immuable de cet éveil quotidien de la nature parvenait presque à faire oublier à Daisuke le rythme lancinant du tambour. Ces martèlements qui entouraient la place forte et résonnaient dans toute la contrée depuis les premières lueurs du matin, avaient sonné l'ordre, pour tous les défenseurs, d'endosser leur lourde armure.

Daisuke était prêt. Il était juché sur la façade Est du château, là où le soleil l'éblouirait dans quelques instants, lorsqu'il émergerait du mont Onnanoka pour éclabousser de ses rayons les rouges ardoises du donjon. Et là aussi sans doute où se concentrerait l'attaque des hommes du clan Watanabe qui devaient s'être tapis dans les bois en attendant d'être à contre-jour.

Daisuke était prêt à mourir ; il avait toujours été prêt à mourir. Mais cela ne signifiait pas qu'il cherchait une délivrance ou qu'il était atteint d'apathie chronique, ou bien encore qu'il abhorrait sa vie de samouraï. Mais en tant que tel, il ne concevait son existence que dans l'acceptation d'une mort imminente, surtout à la veille d'un combat. Pourtant, comme tout à chacun, au fond de son être, il ressentait la peur de quitter ce monde ou tout simplement la crainte de souffrir. La vue de sa propre lame, identique à celle de ses adversaires, lui inspira presque de l'effroi au point de lui faire parcourir, de façon inavouable, un frisson dans le dos. Sa maîtrise de lui-même et de ses émotions était culturelle et acquise, mais non innée. Il lui fallait encore fournir des efforts pour surmonter l'appréhension naturelle face au danger. Il se devait de surmonter la sensation de gorge sèche devant le risque. Les extrémités de ses doigts le picotaient, comme s'ils étaient en passe de geler. S'il avait dû parler en cet instant, sa voix serait sans doute devenue chevrotante ; il se sentait vulnérable car cédant à la faiblesse de son affectif.

Pour se ressaisir, il chercha à capter son attention sur tout autre chose. Et la première sur laquelle son esprit s'agrippa fut les battements de tambours qui s'accordaient à ceux de son cœur et qu'il entendait résonner derrière ses tempes. Comme s'il avait déjà été mortellement blessé, première victime en guise de préliminaire à la bataille, son esprit éthéré se laissa emporter au loin. Il avait l'impression étrange de flotter et de s'échapper du temps présent pour divaguer allègrement.

Il eut alors cette réminiscence, celle de son enfance même, la vision de ce lac paisible qu'il venait contempler avec sa mère et ses sœurs depuis le pont lorsque, le soir, les joueurs de tambours venaient s'exercer sur la rive opposée. La surface de l'eau brillait et ressemblait à une vaste flaque d'huile épaisse. Souvent, sa mère posait un bras autour de ses épaules, tout en tenant la main d'une de ses sœurs ou en les enserrant toutes d'eux de son autre bras. Ainsi tous quatre, étroitement enlacés face à l'obscurité, ne formaient plus qu'un, pour mieux communier du simple bonheur d'être ensemble, tant qu'il en était encore temps.

Il savait que sa mère l'observait discrètement. Elle se devait de veiller, en l'absence du père, à son apprentissage de la maîtrise de lui-même.

La lune se reflétait sur la surface épaisse du lac. Son irisation laiteuse était à peine perturbée par quelques ondes presque imperceptibles.

Ils écoutaient tous le taïko dont le rythme, ce soir-là, fusionnait curieusement à celui que Daisuke entendait ce matin-là. Cette correspondance l'extirpa de ses songes. Mais au lieu de la ramener immédiatement à l'imminence de l'attaque, cette superposition l'entraîna dans une certaine confusion. Il commençait à ne plus savoir dans quel temps il se trouvait, comme s'il était appelé hors du présent, sans être toutefois totalement dans le passé.

Pourtant comme il sentit de nouveau que sa gorge était sèche, il réalisa que sa vie pouvait prendre fin. Jusqu'alors, il s'était préparé à cet instant de rencontre inéluctable avec la mort mais son approche tangible lui paraissait encore secrètement inconcevable. Il n'avait pas envie de mourir.

Daisuke aurait aimé maintenant pouvoir rassurer les siens sur ses sentiments envers eux.

Daisuke avait senti son rythme cardiaque s'accélérer ce soir-là, il avait eu l'impression d'entendre les battements vigoureux et intenses résonnant violemment entre ses tempes.

Il perdit alors définitivement la notion de repère, comme s'il était destiné à entrer dans une nouvelle dimension. Et alors qu'il était juché sur le chemin de ronde face au Mont Onnanoka et que le taïko se faisait de plus en plus pressant et ardent, les tambourinements parvenaient réellement à se fondre dans ce souvenir douloureux et ne pas être la simple évocation de ces contrariétés de jeunesse.

L'image évanescence de sa mère et des sœurs sur le pont s'effaçait ; il allait avoir besoin de toute sa concentration pour affronter les minutes qui suivraient. Les manifestations physiologiques de la peur lui devinrent de nouveau aiguës. Le compagnon d'arme, à ses côtés, semblait aussi pétrifié. Il s'agissait également de son premier combat.

Tous deux, sans se l'avouer réciproquement, ne pouvaient se résigner à quitter leur existence si brusquement. Le souvenir de leurs années au sein du foyer familial trop rapidement quitté était bien trop frais pour qu'ils puissent se résoudre à les oublier. Les frictions régulières qui les avaient animées de temps à autre leur

paraissaient alors si futiles. Daisuke en particulier aurait aimé dire à sa mère qu'il ne voulait la quitter si brutalement et qu'il regrettait sincèrement de les avoir sans doute parfois offensés, et ce, même s'il n'était pas dans son éducation de clamer ses sentiments. Et puis, tant leur restait encore à découvrir, à parcourir pour devenir des hommes aguerris.

Daisuke aperçut quelques fugaces silhouettes entre les buissons à une centaine de mètres ; il ne s'agissait plus d'oiseaux qui se seraient envolés bruyamment. Ces formes sombres qui se déplaçaient tout aussi furtivement étaient étonnamment silencieuses.

Des flèches, tirées depuis les étages supérieurs du château, filèrent au-dessus de lui pour se fondre parmi les arbustes. Le taïko devenait de plus en plus oppressant mais Daisuke n'avait plus le loisir de se laisser bercer des résurgences d'un passé révolu.

Des traits enflammés en provenance des rangs invisibles des ennemis répondirent à la première salve qui les avait visés aveuglément. Le toit du donjon fut atteint mais les flèches glissèrent le long de ses pentes pour atterrir dans la cour désertée.

Les feuillages qui abritaient les attaquants frissonnèrent de cris guerriers saccadés répétés à l'unisson. Daisuke en frémit.

Une seconde volée de flèches enflammées surgit d'une ligne plus reculée que la première fois. Les assaillants devaient avoir vraiment investi le pourtour du château. Daisuke entendit les sifflements crépitants des projectiles qui, après avoir rasé le faite des remparts se fichèrent, cette fois, avec une précision étonnante et comme mués par une intelligence animée, dans des bâtiments annexes au pied du donjon. Ceux-ci, en bois mal trempé, voire même en chaume, commencèrent à prendre feu. Des palefreniers et d'autres hommes non équipés d'armure se précipitèrent, on ne sait d'où, sur les prémices de l'incendie avec des couvertures qu'ils agitaient maladroitement mais avec beaucoup de témérité. C'est alors que la troisième vague mortelle s'abattit avec surprise sur les malheureux tout occupés à leur tâche. Quatre ou cinq d'entre eux furent atteints et s'effondrèrent plus ou moins sous le coup. Les autres se blottirent d'où ils étaient venus, laissant les flammes ronger leurs proies. Une petite remise ne

tarda guère à s’embrasser totalement, obligeant ceux qui s’y étaient réfugiés à l’abandonner en traversant précipitamment la cour.

Le taïko dont le son se répandait maintenant sur chaque colline, continuait de battre à tout rompre.

Daisuke sentit une légère brise lui rafraîchir le visage. Il leva le regard à cet instant, sans trop savoir pourquoi et aperçut la silhouette d’un héron qui survola d’assez haut la forteresse assiégée, indolent et impassible au-dessus de ces querelles humaines.

L’oiseau le fixa avec un regard intensément humain. Il tournoya dans un vol descendant, se moquant du danger qui grondait au sol. C’est lorsqu’il ne fut plus qu’à faible hauteur, une dizaine de mètres tout au plus, au-dessus de Daisuke, que le héron lui adressa la parole : « N’aies pas peur de mourir, on sera là pour t’accueillir. »

Daisuke lui répondit sans s’en rendre compte pour le questionner : « Mais qui es-tu ? »

-Peu importe. Mais tu dois affronter le destin sans crainte et surtout ne pas céder à la lâcheté pour tenter de survivre. Ton âme ne résisterait de toute façon pas.

Daisuke voulu interroger son compagnon d’arme sur cette vision, mais les cris guerriers redoublèrent soudainement tandis qu’une nuée d’archers bondit des arbustes au plus près pour bander leurs arcs sur les hauteurs des remparts. Leurs flèches n’étaient pas enflammées mais ils visèrent précisément les soldats postés sur le chemin de ronde. Son camarade tomba à renverse, mortellement atteint au front. Il ne le voyait plus lorsque Daisuke se précipita pour tenter de le sauver. Il réalisa que la mort était vraiment réelle et proche. C’est la première fois qu’il la côtoyait d’aussi près. Il réprima une sensation de dégoût et de frayeur en contemplant le visage de son ami et dû faire appel à tout son courage pour ne pas céder à la panique. De plus, tenter de faire acte de reddition aurait été inutile car il ne devait guère figurer dans le code de conduite de leurs adversaires d’accorder la grâce aux défailants. Il regarda vers le ciel, mais l’oiseau avait disparu.

Daisuke se raffermit et essaya de percevoir les cris de ses chefs quant à la tactique à adopter. Il vit, à quelques dizaines de mètres, un autre de ses compagnons qui s’apprêtait à descendre. Il l’imita en empruntant l’échelle de bambou à proximité.

Au sol, il retrouva une douzaine des hommes de son unité et un supérieur qui leur intima de se poster derrière la porte de la première enceinte que les assaillants ne tarderaient pas à vouloir enfoncer, étant parvenus à une si proche distance du château.

Daisuke comprit mais sans toutefois s'en formaliser qu'il ferait partie des défenseurs qui s'opposeraient à la première vague d'assaut.

Lorsqu'ils s'exécutèrent, à la suite de leur chef, une nouvelle volée de flèches enflammées s'abattit dans la cour, atteignant un autre bâtiment.

Ensuite, durant plus d'une longue minute un calme étrange s'imposa. On n'entendit plus aucun cri et même le taïko s'était tu. Le petit détachement de Daisuke avait pris position et attendait en silence sous la lourde porte de bois. Il remarqua alors les détails sculptés auxquels il n'avait jamais prêté attention ; son regard suivait les élégantes incisions qui dessinaient des volutes imbriquées de divers motifs géométriques.

Soudainement, la porte trembla sous un terrifiant coup de butoir porté de l'extérieur. Des cris guerriers retentirent au même instant. Un second coup fut asséné, suivi par davantage encore à un rythme régulier, à chaque fois martelé par des encouragements effroyables. La résistance de l'enceinte semblait bientôt atteindre ses limites. Il se déroula peut-être deux ou trois minutes alors que le groupe de premiers défenseurs restait figé dans l'attente inéluctable d'être submergé. Les charnières crissèrent et une fente se creusa par laquelle les flèches, en tirs horizontaux, traversèrent la cour déserte.

Le coup de bélier suivant fut fatal à la porte qui se brisa en plusieurs points. Un attaquant se faufila pour être immédiatement atteint de la lame du chef de Daisuke. Mais un second lui emboîta le pas, ripostant à l'aveugle d'où était venu le coup et obligeant le défenseur à reculer prestement. Un troisième parvint à son tour, puis d'autres, innombrables. Deux des compagnons de Daisuke succombèrent immédiatement dans la lutte aux sabres qui s'engagea. Le chef de Daisuke hurla de toute son âme, imité par ses derniers fidèles. Les assaillants surpris par cet élan

perdirent quelques mètres mais bientôt leurs camarades qui avaient aussi pénétré dans l'enceinte les incitèrent à reprendre l'assaut.

Daisuke vit ensuite son chef s'effondrer à genoux. C'est presque au même instant qu'il sentit une violente douleur lui transpercer l'aisselle alors qu'il levait son bras droit pour s'apprêter à frapper on ne sait qui. Il s'écroula à la renverse.

Il entendit à nouveau le taïko et semblait se délecter une dernière fois, le regard porté vers le ciel, des tendres réminiscences de son enfance disparue.

Le héron revint au-dessus de lui dans un vol stationnaire improbable et lui parla de nouveau : « Tu vois que cela n'est pas si terrible à affronter. Tu es digne d'entrer chez les hommes qui ont fait preuve de courage. Et je suis le gardien de leur domaine. Un samouraï qui accepte de mourir est un homme qui aimait la vie à sa juste valeur car ne trahit pas ses idéaux pour la prolonger inutilement. »

Le visage de son père et de sa sœur se dessinèrent subrepticement parmi les nuages. Si le premier gardait son visage sévère, elle lui sourit comme pour l'inviter à les rejoindre. Il crut même l'entendre murmurer « Tu vois que j'ai eu, moi aussi, finalement le droit d'accéder au paradis des valeureux. Et toi, comme d'habitude tu ne t'es pas pressé à nous rejoindre. Je commençais sérieusement à m'ennuyer de nos disputes... »

Un filet de sang coula sur sa joue, ses yeux devinrent opaques ; à son tour, il ne voyait déjà plus rien lorsqu'un guerrier lui assena le coup de grâce avant qu'il ne fût piétiné par le flot des assaillants qui se précipitaient vers le donjon en flammes.